

Tout est déjà écrit et l'enfant ne le sait pas. Il ne sait pas qu'il sera écrivain et il le sait déjà, hanté par tous ces mots et images, qui le commanderont et qu'il enfouira, ce pré, cet étang, ce champ et ce bois descendant vers le village d'ardoises grises, attaché à cet immense cimetière où les invisibles morts se signalèrent avec insistance, des années durant, au regard de l'enfant, dans le décor de ce paysage immobile où tant de choses arrivèrent.

L'enfant sait qu'il va partir. C'est le dernier jour.

Il n'est jamais parti du village, sinon une fois en autocar pour le certificat d'études, puis une fois en train à la ville. Aujourd'hui il partira en Égypte, en Alger, et aux Amériques, comme tous les automnes il partait avec les oies sauvages et les hérons cendrés, portant sous son aile le livre des *GRANDS VOYAGEURS CONTEMPORAINS*, ce livre à couverture cartonnée rouge qu'il avait pris plusieurs fois à la bibliothèque de l'école, pour accompagner les volatiles migrateurs.

Ce jour est un 16 octobre, et l'enfant a été de toute éternité assis au milieu de son pré, bordé de l'étang devant, du champ derrière limité par un muret de pierres de granit rose, par le bois à gauche et par une haie de genêts à droite. Il a toujours été dans le temps sans temps de l'enfance, dans son lieu secret, son coin, sa terre, au lieu-dit «les Pallus».

Il sait qu'il partira demain.

L'enfant est assis à la lisière de l'ombre blanche du cerisier, assis sur la pierre rose, dans la lumière claire d'automne, au plein milieu du pré. Enfant seul. Avec l'unique vache, ruminant au loin, silencieusement. Il ne sait pas et il sait très bien qu'il se sépare de son enfance, chassé de lui-même.

L'enfant brûle son enfance, il brûle page à page son livre secret, il relit et brûle soigneusement les pages du petit cahier rose (de marque Calypso) où sont inscrits à la plume les minuscules signes : *mémoires*, puis plus bas en face du mot : *Élève*, est inscrit à l'encre brune le nom : *nano florane*. Nano est le diminutif de Jeannot, c'est de ce surnom que sa mère, tout juste disparue, l'appelait. Florane est le pseudonyme pour remplacer le nom de la fleur : genêt.

Jean a disposé deux caissettes de bois (de fabrication paternelle signées de Charles le menuisier), elles sont encastées l'une sur l'autre devant lui, c'est son autel des écritures. La bouteille d'encre violette, de marque J. Gardot, enserre encore la plume gauloise à côté du buvard tout chiffonné et mâché – le petit Jean fait une consommation effrénée de buvards qu'il grignote, mange, et mastique. Il arrache les pages du cahier d'écolier une à une. Ce qu'il relit le fait pleurer, il retient ses larmes pour mieux souffrir. Ce qu'il relit de ses mémoires, lui, l'enfant, personne ne le connaît.

tra jamais, les mots qu'il brûle, ses premiers brouillons, le premier livre, les cendres s'en dissémineront d'autant mieux en d'autres textes qu'ils auront été flambés, mouillés de larmes.

Il efface son premier livre, toutes ces esquisses de journal d'adolescent. Il recommencera l'année d'après avec d'autres *mémoires*. Il recommencera avec *La révolte des anges noirs*, avec son premier roman *Calypso* et jusqu'à son premier livre *Notre-Dame-des-Fleurs* achevé à trente ans. Déjà, il vit pour écrire. Il écrit pour s'effacer. Il brûle les pages, et le cahier disparaît, il prend plaisir à la vue des pages dans les flammes, il brûle les caissettes de chêne brun et le porte-plume, et sans qu'il le sache ce journal d'enfant brûlé commence son premier livre.

Jean vient d'apprendre qu'il devra quitter demain le petit village de chaume et d'ardoises grises. L'adolescent a treize ans et dix mois, il ne peut comprendre ce départ. Cette séparation de son enfance est une première fuite. Demain il fuira en Égypte. Il rêve d'un port. Il doit partir. Comme sa mère est partie. L'enfant brûle son enfance. Son premier livre.

« Quel événement fatal, maladroit et cruel, dès mon enfance – ma tendre enfance – me fit ainsi bouder la vie¹ ? »

Il n'y a pas d'image de l'enfant au début. Une image blanche, invisible. Naissance. Le bébé nu tombe dans le monde.

L'enfant ne discerne rien du tableau : il est nu dans les bras de sa mère – Vierge à l'enfant au sein – Piéta de plâtre blanc éclairée par une lampe de porcelaine blanche, il est couché sur un sein blanc, avec chemise blanche, draps blancs, entouré de femmes habillées de blanc.

La dame à cornette aura probablement dit très vite qu'il a de beaux yeux bleus et un beau sourire le petit, elle aura demandé à mademoiselle Camille, inquiète, comment il s'appelle le chérubin, et en l'emmaillotant de ces langes de coton qui accentuent la nature monstrueuse de tout bébé têtard, elle aura dit qu'il lui manque un prénom à ce nourrisson. La dame habillée de blanc aura sans nul doute noté sur les feuillets, au-dessous de l'en-tête Clinique Tarnier, le numéro d'entrée : 3 899, la date d'entrée : 19 décembre 1910, le nom : GENET, né à 7 h 45 du soir ; elle aura insisté pour remplir la case blanche du prénom, pour la déclaration d'identité, elle cherchera le prénom du grand-père (mort) ou du père (néant), et voyant que le prénom ne vient pas, elle proposera de s'en remettre au hasard.

C'est ainsi que « Jean » fut inscrit par hasard au registre des naissances, et ce n'est pas pour cette raison que l'enfant fut en défaut de nom, mais plutôt pour ce jeu de mot que l'infirmière vive et plaisantine aura assené lourdement en demandant si « GENET s'écrit avec un J comme un jeunet ? Voilà un drôle de nom pour un enfant qui naît » insistera-t-elle, et c'est ainsi du nom répété musicalement, GENET, JE NAIS, JEUNET, JE... que JEAN fut JEAN GENET, accouché au hasard d'un prénom, avec ce nom prédestiné.